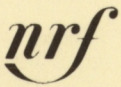
JEAN-PAUL SARTRE

LE MUR



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

LA NAUSÉE (« Folio », *n° 805*).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, I : L'ÂGE DE RAISON (« Folio », *n° 870*).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, II : LE SURSIS (« Folio », *n° 866*).

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, III : LA MORT DANS L'ÂME (« Folio », *n° 58*).

ŒUVRES ROMANESQUES (« Bibliothèque de la Pléiade »). *Édition de Michel Contat et Michel Rybalka.*

Nouvelles

LE MUR *(Le Mur – La Chambre – Érostrate – Intimité – L'Enfance d'un chef)* (« Folio », *n° 878*).

Théâtre

THÉÂTRE, I : *Les Mouches – Huis clos – Morts sans sépulture – La Putain respectueuse.*

LES MAINS SALES (« Folio », *n° 806*).

LE DIABLE ET LE BON DIEU (« Folio », *n° 869*).

KEAN, d'après Alexandre Dumas.

NEKRASSOV (« Folio », *n° 431*).

LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA (« Folio », *n° 938*).

LES TROYENNES, d'après Euripide.

Suite de la bibliographie en fin de volume

Extrait de la publication

LE MUR

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JEAN-PAUL SARTRE

LE MUR

nouvelles

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1939, renouvelé en 1966.*

A OLGA KOSAKIEWICZ

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LE MUR

Extrait de la publication

On nous poussa dans une grande salle blanche et mes yeux se mirent à cligner parce que la lumière leur faisait mal. Ensuite je vis une table et quatre types derrière la table, des civils, qui regardaient des papiers. On avait massé les autres prisonniers dans le fond et il nous fallut traverser toute la pièce pour les rejoindre. Il y en avait plusieurs que je connaissais et d'autres qui devaient être étrangers. Les deux qui étaient devant moi étaient blonds avec des crânes ronds ; ils se ressemblaient : des Français, j'imagine. Le plus petit remontait tout le temps son pantalon : c'était nerveux.

Ça dura près de trois heures ; j'étais abruti et j'avais la tête vide ; mais la pièce était bien chauffée et je trouvais ça plutôt agréable : depuis vingt-quatre heures, nous n'avions pas cessé de grelotter. Les gardiens amenaient les prisonniers l'un après l'autre devant la table. Les quatre types leur demandaient alors leur nom et leur profession. La plupart du temps ils n'allaient pas plus loin — ou bien alors ils posaient une question par-ci, par-là : « As-tu pris part au sabotage des munitions ? » Ou bien : « Où étais-tu le matin du 9 et que faisais-tu ? » Ils n'écoutaient pas les réponses ou du moins ils n'en avaient pas l'air : ils se taisaient un

Extrait de la publication

moment et regardaient droit devant eux puis ils se mettaient à écrire. Ils demandèrent à Tom si c'était vrai qu'il servait dans la Brigade internationale : Tom ne pouvait pas dire le contraire à cause des papiers qu'on avait trouvés dans sa veste. A Juan ils ne demandèrent rien, mais, après qu'il eut dit son nom, ils écrivirent longtemps.

« C'est mon frère José qui est anarchiste, dit Juan. Vous savez bien qu'il n'est plus ici. Moi je ne suis d'aucun parti, je n'ai jamais fait de politique. »

Ils ne répondirent pas. Juan dit encore :

« Je n'ai rien fait. Je ne veux pas payer pour les autres. »

Ses lèvres tremblaient. Un gardien le fit taire et l'emmena. C'était mon tour :

« Vous vous appelez Pablo Ibbieta ?

— Je dis que oui. »

Le type regarda ses papiers et me dit :

« Où est Ramon Gris ?

— Je ne sais pas.

— Vous l'avez caché dans votre maison du 6 au 19.

— Non. »

Ils écrivirent un moment et les gardiens me firent sortir. Dans le couloir Tom et Juan attendaient entre deux gardiens. Nous nous mîmes en marche. Tom demanda à un des gardiens :

« Et alors ?

— Quoi ? dit le gardien.

— C'est un interrogatoire ou un jugement ?

— C'était le jugement, dit le gardien.

— Eh bien ? Qu'est-ce qu'ils vont faire de nous ? »

Le gardien répondit sèchement :

« On vous communiquera la sentence dans vos cellules. »

Extrait de la publication

En fait, ce qui nous servait de cellule c'était une des caves de l'hôpital. Il y faisait terriblement froid à cause des courants d'air. Toute la nuit nous avions grelotté et pendant la journée ça n'avait guère mieux été. Les cinq jours précédents je les avais passés dans un cachot de l'archevêché, une espèce d'oubliette qui devait dater du moyen âge : comme il y avait beaucoup de prisonniers et peu de place, on les casait n'importe où. Je ne regrettais pas mon cachot : je n'y avais pas souffert du froid mais j'y étais seul ; à la longue c'est irritant. Dans la cave j'avais de la compagnie. Juan ne parlait guère : il avait peur et puis il était trop jeune pour avoir son mot à dire. Mais Tom était beau parleur et il savait très bien l'espagnol.

Dans la cave il y avait un banc et quatre paillasses. Quand ils nous eurent ramenés, nous nous assîmes et nous attendîmes en silence. Tom dit, au bout d'un moment :

« Nous sommes foutus.

— Je le pense aussi, dis-je, mais je crois qu'ils ne feront rien au petit.

— Ils n'ont rien à lui reprocher, dit Tom. C'est le frère d'un militant, voilà tout. »

Je regardai Juan : il n'avait pas l'air d'entendre. Tom reprit :

« Tu sais ce qu'ils font à Saragosse? Ils couchent les types sur la route et ils leur passent dessus avec des camions. C'est un Marocain déserteur qui nous l'a dit. Ils disent que c'est pour économiser les munitions.

— Ça n'économise pas l'essence », dis-je.

J'étais irrité contre Tom : il n'aurait pas dû dire ça.

« Il y a des officiers qui se promènent sur la route, poursuivit-il, et qui surveillent ça, les mains dans les poches, en fumant des cigarettes. Tu crois qu'ils achèveraient les types ? Je t'en fous. Ils les

laissent gueuler. Des fois pendant une heure. Le Marocain disait que, la première fois, il a manqué dégueuler.

— Je ne crois pas qu'ils fassent ça ici, dis-je. A moins qu'ils ne manquent vraiment de munitions. »

Le jour entrait par quatre soupiraux et par une ouverture ronde qu'on avait pratiquée au plafond, sur la gauche, et qui donnait sur le ciel. C'est par ce trou rond, ordinairement fermé par une trappe, qu'on déchargeait le charbon dans la cave. Juste au-dessous du trou il y avait un gros tas de poussier ; il avait été destiné à chauffer l'hôpital mais, dès le début de la guerre, on avait évacué les malades et le charbon restait là, inutilisé ; il pleuvait même dessus, à l'occasion, parce qu'on avait oublié de baisser la trappe.

Tom se mit à grelotter :

« Sacré nom de Dieu, je grelotte, dit-il, voilà que ça recommence. »

Il se leva et se mit à faire de la gymnastique. A chaque mouvement sa chemise s'ouvrait sur sa poitrine blanche et velue. Il s'étendit sur le dos, leva les jambes en l'air et fit les ciseaux : je voyais trembler sa grosse croupe. Tom était costaud mais il avait trop de graisse. Je pensais que des balles de fusil ou des pointes de baïonnettes allaient bientôt s'enfoncer dans cette masse de chair tendre comme dans une motte de beurre. Ça ne me faisait pas le même effet que s'il avait été maigre.

Je n'avais pas exactement froid, mais je ne sentais plus mes épaules ni mes bras. De temps en temps, j'avais l'impression qu'il me manquait quelque chose et je commençais à chercher ma veste autour de moi et puis je me rappelais brusquement qu'ils ne m'avaient pas donné de veste. C'était plutôt pénible. Ils avaient pris nos vêtements pour les donner à leurs soldats et ils ne nous avaient laissé que nos chemises — et ces pan-

Extrait de la publication

talons de toile que les malades hospitalisés portaient au gros de l'été. Au bout d'un moment Tom se releva et s'assit près de moi en soufflant.

« Tu es réchauffé ?

— Sacré nom de Dieu, non. Mais je suis essoufflé. »

Vers huit heures du soir un commandant entra avec deux phalangistes. Il avait une feuille de papier à la main. Il demanda au gardien :

« Comment s'appellent-ils, ces trois-là ?

— Steinbock, Ibbieta et Mirbal », dit le gardien.

Le commandant mit ses lorgnons et regarda sa liste :

« Steinbock... Steinbock... Voilà. Vous êtes condamné à mort. Vous serez fusillé demain matin. »

Il regarda encore :

« Les deux autres aussi, dit-il.

— C'est pas possible, dit Juan. Pas moi. »

Le commandant le regarda d'un air étonné :

« Comment vous appelez-vous ?

— Juan Mirbal, dit-il.

— Eh bien, votre nom est là, dit le commandant, vous êtes condamné.

— J'ai rien fait », dit Juan.

Le commandant haussa les épaules et se tourna vers Tom et vers moi.

« Vous êtes basques ?

— Personne n'est basque. »

Il eut l'air agacé.

« On m'a dit qu'il y avait trois Basques. Je ne vais pas perdre mon temps à leur courir après. Alors naturellement vous ne voulez pas de prêtre ? »

Nous ne répondîmes même pas. Il dit :

« Un médecin belge viendra tout à l'heure. Il a l'autorisation de passer la nuit avec vous. »

Il fit le salut militaire et sortit :

Extrait de la publication

« Qu'est-ce que je te disais, dit Tom. On est bons.

— Oui, dis-je, c'est vache pour le petit. »

Je disais ça pour être juste mais je n'aimais pas le petit. Il avait un visage trop fin et la peur, la souffrance l'avaient défiguré, elles avaient tordu tous ses traits. Trois jours auparavant c'était un môme dans le genre mièvre, ça peut plaire ; mais maintenant il avait l'air d'une vieille tapette et je pensais qu'il ne redeviendrait plus jamais jeune, même si on le relâchait. Ça n'aurait pas été mauvais d'avoir un peu de pitié à lui offrir mais la pitié me dégoûte, il me faisait plutôt horreur. Il n'avait plus rien dit mais il était devenu gris : son visage et ses mains étaient gris. Il se rassit et regarda le sol avec des yeux ronds. Tom était une bonne âme, il voulut lui prendre le bras, mais le petit se dégagea violemment en faisant une grimace.

« Laisse-le, dis-je à voix basse, tu vois bien qu'il va se mettre à chialer. »

Tom obéit à regret ; il aurait aimé consoler le petit ; ça l'aurait occupé et il n'aurait pas été tenté de penser à lui-même. Mais ça m'agaçait : je n'avais jamais pensé à la mort parce que l'occasion ne s'en était pas présentée, mais maintenant l'occasion était là et il n'y avait pas autre chose à faire que de penser à ça.

Tom se mit à parler :

« Tu as bousillé des types, toi ? » me demanda-t-il.

Je ne répondis pas. Il commença à m'expliquer qu'il en avait bousillé six depuis le début du mois d'août ; il ne se rendait pas compte de la situation et je voyais bien qu'il ne *voulait* pas s'en rendre compte. Moi-même je ne réalisais pas encore tout à fait, je me demandais si on souffrait beaucoup, je pensais aux balles, j'imaginais leur grêle brû-

lante à travers mon corps. Tout ça c'était en dehors de la véritable question ; mais j'étais tranquille : nous avions toute la nuit pour comprendre. Au bout d'un moment Tom cessa de parler et je le regardai du coin de l'œil ; je vis qu'il était devenu gris, lui aussi, et qu'il avait l'air misérable, je me dis : « Ça commence. » Il faisait presque nuit, une lueur terne filtrait à travers les soupiraux et le tas de charbon et faisait une grosse tache sous le ciel ; par le trou du plafond je voyais déjà une étoile : la nuit serait pure et glacée.

La porte s'ouvrit et deux gardiens entrèrent. Ils étaient suivis d'un homme blond qui portait un uniforme beige. Il nous salua :

« Je suis médecin, dit-il. J'ai l'autorisation de vous assister en ces pénibles circonstances. »

Il avait une voix agréable et distinguée. Je lui dis :

« Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je me mets à votre disposition. Je ferai tout mon possible pour que ces quelques heures vous soient moins lourdes.

— Pourquoi êtes-vous venu chez nous ? Il y a d'autres types, l'hôpital en est plein.

— On m'a envoyé ici », répondit-il d'un air vague.

« Ah ! vous aimeriez fumer, hein ? ajouta-t-il précipitamment. J'ai des cigarettes et même des cigares. »

Il nous offrit des cigarettes anglaises et des puros, mais nous refusâmes. Je le regardai dans les yeux et il parut gêné. Je lui dis :

« Vous ne venez pas ici par compassion. D'ailleurs je vous connais. Je vous ai vu avec des fascistes dans la cour de la caserne, le jour où on m'a arrêté. »

J'allais continuer, mais tout d'un coup il m'arriva quelque chose qui me surprit : la présence de ce médecin cessa brusquement de m'inté-

Extrait de la publication

resser. D'ordinaire quand je suis sur un homme je ne le lâche pas. Et pourtant l'envie de parler me quitta ; je haussai les épaules et je détournai les yeux. Un peu plus tard, je levai la tête : il m'observait d'un air curieux. Les gardiens s'étaient assis sur une paillasse. Pedro, le grand maigre, se tournait les pouces, l'autre agitait de temps en temps la tête pour s'empêcher de dormir.

« Voulez-vous de la lumière », dit soudain Pedro au médecin. L'autre fit « oui » de la tête : je pense qu'il avait à peu près autant d'intelligence qu'une bûche, mais sans doute n'était-il pas méchant. A regarder ses gros yeux bleus et froids, il me sembla qu'il péchait surtout par défaut d'imagination. Pedro sortit et revint avec une lampe à pétrole qu'il posa sur le coin du banc. Elle éclairait mal, mais c'était mieux que rien : la veille on nous avait laissés dans le noir. Je regardai un bon moment le rond de lumière que la lampe faisait au plafond. J'étais fasciné. Et puis, brusquement, je me réveillai, le rond de lumière s'effaça et je me sentis écrasé sous un poids énorme. Ce n'était pas la pensée de la mort, ni la crainte : c'était anonyme. Les pommettes me brûlaient et j'avais mal au crâne.

Je me secouai et regardai mes deux compagnons. Tom avait enfoui sa tête dans ses mains, je ne voyais que sa nuque grasse et blanche. Le petit Juan était de beaucoup le plus mal en point, il avait la bouche ouverte et ses narines tremblaient. Le médecin s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule comme pour le réconforter : mais ses yeux restaient froids. Puis je vis la main du Belge descendre sournoisement le long du bras de Juan jusqu'au poignet. Juan se laissait faire avec indifférence. Le Belge lui prit le poignet entre trois doigts, avec un air distrait, en même temps il recula un peu et s'arrangea pour me tourner le

nrf

39-I A 25754 ISBN 2-07-025754-1

Extrait de la publication